

ESTRELLA, UNE MIGRANTE À BUENOS AIRES

Itinéraire d'une travailleuse du *care*

Propos recueillis par Natacha Borgeaud-Garciandía

La Découverte | « Travail, genre et sociétés »

2015/1 n° 33 | pages 5 à 21

ISSN 1294-6303

ISBN 9782707185754

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2015-1-page-5.htm>

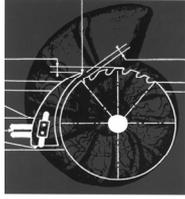
!Pour citer cet article :

Propos recueillis par Natacha Borgeaud-Garciandía, « Estrella, *une migrante à Buenos Aires*. Itinéraire d'une travailleuse du *care* », *Travail, genre et sociétés* 2015/1 (n° 33), p. 5-21.
DOI 10.3917/tgs.033.0005

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



PARCOURS

ESTRELLA, UNE MIGRANTE À BUENOS AIRES

ITINÉRAIRE D'UNE TRAVAILLEUSE DUCARE

PROPOS RECUEILLIS PAR
NATACHA BORGEAUD-GARCIANDÍA

¹ Les *cuidadoras* travaillent comme aides à domicile (rémunérées) pour personnes dépendantes. Le terme n'existant pas en français, nous maintenons l'usage de l'espagnol (*cuidadora*) plutôt que l'anglais (*caregiver*) plus courant. La plupart des expériences rapportées par Estrella se déroulent non seulement à domicile mais à domicile : la *cuidadora* vit avec la personne soignée (généralement du dimanche soir au samedi matin).

Estrella a 71 ans au moment de l'entretien. Elle fait partie des milliers de Péruviennes ayant quitté, dans les années 1990, leur pays plongé dans la crise économique pour migrer vers l'Espagne, le Japon, le Chili ou l'Argentine. Malgré une politique migratoire très restrictive (voir encadré ci-après), ce dernier pays présentait quelques avantages, comme la proximité, la langue, et surtout un taux de change intéressant (parité entre peso et dollar). Estrella arrive à Buenos Aires en 1992, sans argent et sans contact. Dès son arrivée, elle se trouve immédiatement projetée dans le secteur de l'aide à domicile pour personnes âgées que se partagent les migrantes internes, paraguayennes et de plus en plus péruviennes. Au cours de cette décennie, les migrations latino-américaines, et en particulier péruviennes, se sont féminisées et concentrées à la fois dans la région de Buenos Aires et dans les services domestiques et du *care*, au point que, dans la capitale argentine, presque une employée de ce secteur sur deux est issue de ces migrations. Estrella migre seule, mais retrouve par la suite trois de ses filles, dont Rosalba, également *cuidadora*¹ à domicile et à demeure.

Entre, d'un côté, la carence de politiques sociales étendues de prise en charge des personnes dépendantes et, d'un autre, les frais importants qu'implique une mise en institution privée ou

de faire appel à plusieurs professionnelles qualifiées qui alternent, les *cuidadoras* migrantes à demeure représentent une solution pour des familles de classes moyennes et moyennes-supérieures qui ne sont ni assez aisées pour financer les services cités ni assez pauvres pour bénéficier de services assistanciers publics. Tant les niches d'emplois de *cuidadoras* que les relations de travail entre travailleuses migrantes et employeurs argentins sont structurées par des rapports de pouvoir entrecroisant l'appartenance d'origine, le sexe, la classe sociale ou, du moins, celle qu'assigne le fait d'être un migrant issu d'un pays plus pauvre. Dans le travail d'aide à domicile et à demeure, la dynamique de ces rapports entremêlés de pouvoir s'ancre dans une forme de triangulation des relations de travail entre la travailleuse, la personne âgée (souvent déjà très diminuée et dépendante) et les enfants-employeurs, qui résident la plupart du temps ailleurs. Dans des conditions d'emploi particulièrement précaires (travail au noir, bas salaires, pas de sécurité sociale ni de congés), la relation intime et affective avec la personne soignée s'érige en enjeu central des rapports de pouvoir entre les *cuidadoras* et les employeurs. À travers les récits sur l'intimité de la vie commune (entre soignante et soigné), nombre d'expériences d'Estrella témoignent de ces sourdes luttes entre des acteurs aux rapports asymétriques et physiquement éloignés, les employeurs et l'employée.

Le récit d'Estrella porte sur son travail, qui l'absorbe physiquement, mentalement et affectivement plus de 130 heures par semaine. Nous suivons les méandres de son parcours de *cuidadora* en Argentine entre 1992 et 2009. Pas d'éclats, pas d'événement extraordinaire, Estrella est une femme, souvent isolée, vivant chez les personnes dont elle prend soin, qui essaie de poursuivre son chemin et de s'en sortir, sans trahir ses principes, ni plier sous les contraintes multiples, ni perdre sa lucidité.

Natacha Borgeaud-Garciandía

Jusque dans les années 2000, la politique migratoire argentine était particulièrement répressive à l'encontre des migrants issus des pays du continent latino-américain. En pleine dictature militaire, la « loi Videla », ratifiée en 1981, se caractérisait par la restriction des droits fondamentaux (civiques, économiques et sociaux) des migrants en situation irrégulière – et par l'obligation de la population de les dénoncer aux autorités migratoires. Cette loi est abrogée en 2003 avec la nouvelle loi migratoire (loi 25.871) qui entre en vigueur en 2010. Elle reconnaît le droit de migrer comme un droit fondamental et inaliénable de la personne, ainsi que l'importance du rôle des migrations issues des pays latino-américains et réaffirme la libre-circulation des personnes prévue par le Mercosur (Marché commun du Sud). Le programme de régularisation *Patria Grande* (2006) a facilité la régularisation massive des migrants « sans papiers », issus des pays membres et associés du Mercosur, qui résidaient dans le pays.

Du Pérou en Argentine : échappatoire, solitude et solidarité

Estrella : Je suis née à Lima. Mon père travaillait dans la police et ma mère était femme au foyer. Nous étions nombreux, quatorze frères et sœurs mais plusieurs sont morts très jeunes, d'accident ou de maladies. Jusqu'à mes 13 ans, on déménageait tout le temps à cause du travail de mon père. Puis nous nous sommes installés à Trujillo où il fut nommé chef de la police judiciaire.

Natacha Borgeaud-Garciandía : Étiez-vous scolarisée ?

E : Oui, j'ai achevé mes études secondaires et après j'ai fait trois ans d'études en soins infirmiers. À ce moment-là, j'étais au collège. Et quelque chose est arrivé. J'avais un amoureux et je suis tombée enceinte de mon fils, le plus grand. Mais je n'ai jamais vécu avec lui. La famille de son père l'a pris parce qu'ils disaient que j'étais trop jeune pour m'en occuper. À 18 ans, j'ai rencontré mon premier mari. Avec lui j'ai eu sept enfants.

NBG : Que faisait-il ?

E : Il était charpentier. Il avait 16 ans de plus que moi. J'étais comme une enfant de plus dans la maison. Je ne pouvais rien faire. Sa mère faisait les courses, sa mère cuisinait, sa mère élevait les enfants. Moi je n'étais là que pour avoir des enfants. J'étais comme enfermée. Alors je me suis mise à suivre des études de soins infirmiers par correspondance. J'ai toujours aimé cette profession, je voulais être infirmière. Et j'allais apprendre l'anglais car, avec mes notes, j'ai obtenu une bourse pour aller travailler aux États-Unis. Mais le père de mes enfants n'a pas voulu, il ne m'a pas laissé partir. C'était un homme sans ambition. On peut dire qu'il se contentait de ce qu'il avait. Il ne voyait pas plus loin. Puis, au bout d'un moment, c'est devenu intenable. Je vivais stressée, je m'ennuyais. J'avais 32 ans, j'étais encore jeune, je voulais faire autre chose et lui voulait que je reste enfermée à la maison. Au bout d'un moment, je lui ai dit : « On ne peut plus rester ensemble ». Je suis partie avec quatre de nos enfants. Mais il me les a repris un à un. Je n'ai rien fait. Ça n'allait pas. Je n'avais pas le moral. Puis la situation est devenue très difficile. Il ne me laissait pas les approcher. Il disait que s'il me voyait, il me tuerait. Et lorsqu'il m'apercevait, il hurlait comme un fou. Ce n'est que sur son lit de mort qu'il m'a appelée pour me demander pardon et me rendre mes enfants. Ils étaient déjà grands.

NBG : Vous étiez restée à Trujillo ?

E : De Trujillo, je suis allée à Lima où j'ai rencontré mon second conjoint, avec qui je me suis mariée. C'était un homme très travailleur, qui cherchait à progresser. Il était speaker à la radio et chef de personnel dans la construction. J'ai eu une bonne vie avec lui, jusqu'à un certain point parce qu'il aimait beaucoup les femmes. Mais j'ai été heureuse avec lui. Il me voyait comme une femme et

non pas comme une enfant. Ça a duré jusqu'à ce que la situation au Pérou devienne très difficile, dans les années 1990.

NBG : Vous n'avez pas pu ou pas voulu reprendre vos études d'infirmière ?

E : Je ne sais pas... Il ne voulait pas que je travaille. Il disait : « Moi, je travaille et je ne veux pas que tes enfants disent que tu travailles pour moi ». Puis, quand il y a eu la dévaluation au Pérou, il a perdu son emploi. Il n'était plus que speaker. L'argent ne suffisait plus. Pour te dire, avec la dévaluation, les revenus d'un mois partaient en une journée. C'est moi qui ai voulu venir ici. Il me disait : « Mais pourquoi ? Comment vas-tu partir alors que tu ne connais pas ? ». « Je m'en vais et si ça se passe mal, je reviens ». Et je suis encore ici aujourd'hui. Lui est resté au Pérou avec son fils. Ça fait quinze ans que je n'y retourne pas.

NBG : Comment s'est passée votre arrivée en Argentine ?

E : Je suis arrivée à la station de Retiro, où se trouve le terminus des bus. Je me disais : « mon Dieu, tu dois m'éclairer ; envoie-moi une petite lueur », parce que je ne savais pas où aller. À ce moment-là, j'allume une cigarette et une dame s'assied. Ce fut « mon ange », je l'appelle toujours comme ça. Elle s'assied à côté de moi et me demande si j'ai du feu. Je lui passe mon briquet. Et elle me demande : « Vous arrivez ou vous partez ? », « Je suis arrivée hier soir, mais je ne connais pas, je n'ai pas où aller », « Vous n'avez pas où aller ? Allons, je vous emmène chez moi ». La première pensée qui me vient à l'esprit, c'est de répondre non, parce qu'on ne sait jamais... Mais après je me suis dit : « Non, j'ai demandé de l'aide à Dieu avec tant d'amour et Dieu m'envoie cette personne ». Et ce fut mon salut. Elle s'appelle Marisa et c'est aujourd'hui encore une amie de l'âme. Je l'aime beaucoup, c'est une personne très humble qui vit dans un bidonville. C'est elle qui, le jour même, m'a trouvé du travail, chez un couple de papi et mamie.

NBG : Cette dame était-elle également péruvienne ?

E : Non, elle vient de Salta, du nord de l'Argentine. C'est une très bonne personne. Pour moi, elle était comme un ange. Elle m'a trouvé du travail. Seulement ce travail c'était jusqu'à 14h, alors je me demandais où j'allais pouvoir dormir. Sa maison était trop petite, alors elle m'a dit : « Ne vous inquiétez pas, on va vous trouver un lieu où rester ». Une de ses voisines vivait avec ses deux jeunes enfants et son mari et c'est là que je suis restée dormir. Je dormais sur un matelas par terre, mais au moins j'avais où dormir.

Premiers pas, premiers emplois, premiers réseaux dans l'aide à domicile et à demeure

NBG : Pourriez-vous me dire comment ça s'est passé quand vous êtes arrivée la première fois chez ce couple de personnes âgées ?

E : Je me souviens qu'ils s'appelaient Almita et Fabricio. L'entretien a eu lieu le soir même de mon arrivée. La dame avait mauvais caractère. Aucune employée ne la supportait plus de deux jours. Non, aucune. La dame était hémiplegique, la moitié de son corps était morte. Le monsieur était assez âgé, il était professeur de musique. Il jouait très bien de la guitare. Alors Almita a dit : « Bon, on verra, qu'elle commence demain ». Il a fallu que je me fasse aux coutumes d'ici. La première chose qu'elle me demande est de mettre de l'eau dans la *pava*. Mon Dieu ! La *pava* ? C'est quoi une *pava* ? Et je cherchais. Elle me dit : « Mais vous l'avez là, devant vous ». J'apprenais alors que la bouilloire, se disait *pava*. Et je lui demande, comme on s'exprime au Pérou, « Madame, puis-je *coger*² un sac ? ». Ils m'ont tous les deux regardée d'une manière ! Je me suis dit : « J'ai déjà gaffé ? ». Je ne connaissais pas cette expression-là. Alors, quand je suis arrivée chez Marisa, je lui ai posé la question et elle m'a répondu : « Non, on ne dit pas ces mots-là parce qu'ils signifient autre chose. La *pava* c'est ça ; ça, c'est le *mate* ». Elle m'a expliqué. Et je me suis ainsi peu à peu adaptée. Au bout de quatre jours, la fille d'Almita l'a appelée et lui a demandé : « Comment ça se passe ? », « Ça va, "balai neuf balaie bien" ! », a répondu sa mère. Ah bon, j'ai pensé, alors pour le moment elle est bien avec moi. Et je suis ainsi restée sept ans. Puis je suis partie, non pas parce que je me serais mal comportée avec eux ou quelque chose dans le genre, non, mais parce qu'ils ont été placés dans une maison de retraite lorsque le monsieur a soudainement perdu la tête. Il est devenu fou, complètement fou, alors ils les ont placés tous les deux en maison de retraite.

² Signifie « prendre ». En Argentine, ce terme a une connotation sexuelle.

NBG : Que deviez-vous faire pendant la journée ?

E : La dame avait 80 et quelques années, par là. Peut-être moins, en fait, je ne m'en souviens pas. Je la levais, je la lavais, je l'habillais et je leur préparais le petit-déjeuner. Puis je préparais le déjeuner, je faisais un peu de ménage, s'il le fallait, je faisais quelques courses, puis nous déjeunions, je finissais de nettoyer, je la couchais et je m'en allais. Ça, c'était mon travail, je travaillais jusqu'à 14 heures.

NBG : Travailliez-vous davantage avec elle qu'avec lui, à cause de l'hémiplégie ?

E : Oui, en fait j'ai été employée pour m'occuper de la dame mais je travaillais avec les deux parce que le vieux monsieur était déprimé. D'un coup, il devenait tout triste. Elle aussi, parfois, elle ne voulait rien faire, elle ne voulait pas parler. Alors je lui demandais : « Vous voulez bien m'enseigner à cuisiner comme

ici ? », « Vous voulez bien m'enseigner à parler comme ici et moi je vous enseigne à parler comme dans mon pays ? » je lui disais : « Vous, vous me parlez en argentin et moi je vous parle en péruvien ». Et quand elle était très, très déprimée, je lui demandais : « Que faisiez-vous quand vous étiez en bonne santé ? Que cuisiniez-vous ? Qu'est-ce vous aimiez le plus faire ? ». Alors, je cherchais à la faire parler et oublier sa peine. En général, elle était triste parce que les enfants n'allaient les voir qu'une fois par semaine. Alors c'était une manière de la tranquilliser et qu'elle me parle d'elle. Quand c'était le monsieur qui était comme ça, je lui disais : « Faites voir Fabricito, jouez donc une chanson pour la petite Péruvienne », alors il prenait la guitare et c'était une autre manière de lui remonter le moral. C'est pour ça que ses filles disaient que je les avais tous les deux dans la poche. L'un avec sa guitare, l'autre avec les choses qu'elle avait aimé faire, coudre, cuisiner.

NBG : Tout un travail de « psychologue » ?

E : Non pas de psychologue. J'ai toujours travaillé comme ça, j'aime m'y prendre ainsi. Mais, en même temps, j'avais cet autre travail, la belle-mère de Juan, à qui il manquait une jambe. Parce que trois jours après être entrée travailler chez Almita, j'ai commencé à travailler avec Aurora.

NBG : Vous veniez d'entrer chez Almita et Fabricio, comment avez-vous connu les autres personnes ?

E : À travers le boucher – nous avions le même. Tout juste là, à un demi-pâté de maisons, vivait ce monsieur, qui s'appelait Juan. Sa belle-mère avait perdu une jambe. Et c'est par l'intermédiaire du boucher, dont la boutique se trouvait au rez-de-chaussée de l'immeuble d'Almita, qui me dit : « Il y a une dame qui cherche une personne pour s'occuper de sa mère deux heures le soir ». Je travaillais donc deux heures avec elle. Et elle aussi, comme il lui manquait une jambe, son moral n'allait pas fort non plus. Elle pleurait, elle était déprimée. Je lui demandais toujours : « Mais pourquoi vous inquiéter pour votre jambe ? Votre jambe, nous l'avons bien rangée. Quand vous partirez pour toujours, elle reviendra à sa place et vous ne la perdrez plus ». Il n'y avait que ça pour la calmer, lorsque je lui parlais de la sorte. Je ne sais pas c'est ma manière d'être, de faire en sorte de les tranquilliser. C'était mon travail. Et pendant deux ans et demi, jusqu'à ce que la dame meure, je suis restée avec elle.

NBG : Comment se sont développées les relations avec Almita et Fabricio au cours de ces sept années ?

E : Je pense qu'elles se sont développées petit à petit. Peut-être, au début, avec méfiance puis avec beaucoup d'amour, beaucoup de confiance, beaucoup de don de soi des deux côtés. Des liens très forts, très forts se sont développés. Lorsqu'ils ont emmené le

monsieur à la maison de retraite, j'en avais le cœur brisé. Il me disait : « Petite Péruvienne de ma vie, ne les laisse pas m'emmener, ne les laisse pas m'emmener ». Mais les enfants ne pouvaient plus continuer ainsi, ils devaient chercher trois personnes pour en prendre soin. Ils les ont mis tous les deux en maison de retraite mais, lui, il ne me reconnaissait bientôt déjà plus.

NBG : Le contrat, contrat oral, avec qui l'avez-vous passé, avec les enfants ou directement avec eux ?

E : Avec le monsieur. Pour m'occuper de la dame et m'occuper de la maison, préparer les repas, préparer le petit-déjeuner, faire le ménage, tout ça. Ça ne m'a pas du tout dérangée de faire le ménage, nous n'étions que trois, eux et moi. Alors, pendant qu'ils prenaient le petit-déjeuner, je prenais moi aussi mon petit-déjeuner avec eux. De là, j'allais faire les lits, les leurs, ranger la pièce et de là, à la cuisine. Je cuisinais et, tout en cuisinant, je lavais ce qu'il y avait à laver. Ça se passait comme ça. À 14 heures, je rentrais au bidonville pour garder les enfants du couple qui m'hébergeait, avant de revenir travailler chez Aurora. La femme partait travailler, le mari travaillait également et moi je gardais les enfants, en échange de la place que j'avais pour dormir, la nuit. C'était couvert, hein ! Pas dans la rue ! Puis, après, plus ou moins au bout d'un an, les filles de Almita et Fabricio m'ont proposé de quitter le bidonville et de rester dormir chez eux : « Ecoutez Estrella, pourquoi aller jusque là-bas ? Restez ici avec papa et maman, vous leur donnez le goûter, ce qu'ils veulent prendre le soir et vous restez ici ». Bon, ce fut notre accord. J'avais là une maison ; je n'allais donc plus jusqu'au bidonville, je restais avec eux pour dormir.

NBG : Y a-t-il eu une modification de votre salaire ?

E : Non, ils ne l'ont ni augmenté ni baissé. Le salaire a toujours été de 90 \$³ par semaine. Ça faisait 360 \$ par mois. C'est ce que je gagnais au début. C'était plus ou moins bien. Après trois jours, j'ai commencé à travailler dans l'autre endroit et là, oui, ils me payaient bien parce qu'il y avait des jours où je restais toute la nuit et ils me payaient 120 \$. Deux fois par semaine, et pour deux heures je touchais 25 \$. Alors je me faisais un bon salaire à cette époque, avec ces deux emplois. Je suis arrivée à toucher 1 000 \$, comme ça, en travaillant la nuit et tout. Et je travaillais parfois les samedis ailleurs. Ou on me cherchait pour faire la toilette d'une dame ou d'un monsieur, et par toilette j'étais payée 20 \$.

³ À cette époque, un peso valait un dollar.

NBG : Et chez Aurora, que faisiez-vous ?

E : Elle, disons que je faisais sa toilette, je préparais son repas, je lui faisais un peu de conversation, je lui donnais à manger, je la sortais se promener un peu, c'était surtout pour lui tenir compagnie. Et je la couchais avant de me retirer.

NBG : Il y avait d'autres personnes le jour ?

E : Ses filles. Il y avait une femme qui travaillait la journée mais elle faisait le ménage, le repas, et elle en prenait aussi soin. Ça, c'était pendant la journée. Il y avait ses deux filles avec elle, le mari d'une des filles, Juan, et le petit-fils. Elle était entourée, elle n'était pas seule. Mais, parfois les filles voulaient que je reste. Elles alternaient, une nuit c'était l'une des filles qui restait près d'elle, la nuit suivante c'était l'autre. Rina était célibataire, Alba était mariée. Alors, si le tour d'Alba tombait alors que son mari était là, elle me payait pour rester et ils sortaient manger dehors, puis ils allaient au théâtre, au cinéma. Elle me disait : « Pouvez-vous rester ? », « D'accord, je reste ». Ou parfois Rina se sentait très fatiguée et me disait : « Je vous paie, restez ce soir », « D'accord » et je restais. Je ne me plains pas de cette époque-là, c'est après que sont arrivées les années les plus dures.

NBG : *Que s'est-il passé une fois qu'Aurora est décédée ?*

E : J'ai continué à travailler avec cette famille. Je faisais le ménage pour Juan, oui. J'ai vu mourir Alba, sa femme, j'ai vu mourir Rina, sa belle-sœur, et Juan est resté seul et veuf, vivant tout seul. Et j'ai travaillé avec lui tous les samedis pendant sept ans, je faisais le ménage et m'occupais de tout ce dont il avait besoin. Je prenais soin de ses vêtements, je nettoyais tout, je vérifiais les boutons, les œillets, les élastiques de ses pantalons et de ses caleçons et tout. Oui, c'est moi qui m'en occupais. J'arrivais le samedi à 9 heures du matin, il n'était pas là, et je repartais vers 8-10 heures du soir en lui laissant toute la maison propre. Il s'était habitué à ma manière de faire. Les premières années, je travaillais encore avec Almita et Fabricio. Après leur placement, je suis allée travailler ailleurs mais je ne suis pas restée un mois parce qu'ils m'ont mal traitée.

NBG : *Aviez-vous été prévenue de ce placement ?*

E : Oui, oui. Une quinzaine de jours avant. Ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas continuer à payer du personnel et que c'était pour cela qu'ils les plaçaient en maison de retraite. « Bon, d'accord ». Ils ne m'ont pas payé de temps de service, hein ? ! Non, ils n'ont pas eu ce geste, cette reconnaissance. Bon, je me suis dit : « Que faire ? C'est comme ça ». De là, j'ai trouvé un travail à Caballito [un quartier de la capitale]. J'ai été prise pour m'occuper d'un monsieur.

Maltraitance : quand la goutte fait déborder le vase

NBG : *Comment avez-vous trouvé ce travail ?*

E : Par l'intermédiaire de ma fille qui faisait des ménages chez un psychologue, un de ses collègues avait besoin d'une personne qui prenne soin de son papa. Là, le contrat était de 21 heures jusqu'au lendemain 13 heures. Le salaire était vraiment très bon, mais le traitement, non pas du monsieur mais de sa femme, était exécrable. Lui avait une tumeur au cerveau. Je l'emmenais se promener

dehors, je lui donnais son bain, il s'est rapidement adapté à moi. Mais avec elle, je devais rester assise toute droite, je ne pouvais pas appuyer mon dos sur la chaise, je ne pouvais pas appuyer ma tête juste pour me reposer un peu. Non, je devais rester comme ça. Toute la nuit et éveillée.

NBG : Vous deviez rester éveillée toute la nuit jusqu'à 13 heures le lendemain, rentrer chez vous et revenir ? Quand dormiez-vous ?

E : Je dormais quatre heures. Mais bon, ce n'est pas ça qui m'importe mais le traitement. Tout le temps que je suis restée chez cette dame, ils ne m'ont jamais offert un verre d'eau. Jamais.

NBG : Mais vous étiez nourrie, non ?

E : Elle avait de quoi faire leurs repas, mais à moi ils ne me donnaient rien, rien, pas même de l'eau. De toute façon, pour moi ce n'était pas un problème. J'arrivais chez moi, je prenais le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner, tout ensemble. Mais, un jour, la dame a eu besoin de moi. Elle me demande : « Estrella pourriez-vous rester jusqu'à 16 heures pour accompagner mon mari... ? » Il devait se faire faire un examen. Bon, cela ne me posait aucun souci. Du coup, comme je restais jusqu'à 16 heures, elle me dit : « Venez prendre une tasse de café ». Bien sûr, parce que je restais jusqu'à 16 heures et que j'étais là depuis 21 heures la veille. Bon, elle m'offre une tasse de café. Le lendemain, elle devait être dans un mauvais jour, elle me dit : « Pourriez-vous sécher la baignoire quand vous donnez le bain à mon mari ? », « Bien sûr, Madame, lui ai-je répondu, je peux passer un torchon » – je n'allais pas y perdre ni l'or ni les bagues de mes mains ! Mais ça ne lui a pas suffi parce qu'elle m'envoyait nettoyer les pieds des meubles, nettoyer ceci, cela. Je ne disais jamais rien, je le faisais. Ce jour-là, je lui demande : « Madame, pourriez-vous me donner une chemise pour changer votre mari ? », « Et vous, qui êtes-vous pour me donner des ordres ? », me répond-elle. « Non, je ne vous donne pas d'ordres, je vous demande juste une chemise pour habiller votre mari, c'est tout, parce que cette chemise-là est sur le point de perdre deux boutons qui ne tiennent plus ». « Vous n'êtes personne pour me donner des ordres, me dit-elle, et vous devriez vous tenir bien tranquille parce que vous vous êtes assise à ma table pour boire une tasse de café ! ». Ah mon Dieu !!! Je vous jure que pour moi ce fut un désastre. Je n'avais jamais pleuré devant personne, mais ce jour-là j'ai versé un torrent de larmes. Je lui ai dit : « Madame, je m'en vais, et n'attendez pas que je revienne ». Moi, je n'ai pas souffert qu'elle m'envoie nettoyer, je n'ai pas souffert qu'elle m'envoie m'asseoir droite comme un soldat. Non, ce qui m'a fait mal, c'est qu'elle me reproche en pleine figure une tasse de café. Quand son fils m'a appelée, je lui ai raconté ce qu'il s'était passé, « Mais ce n'est pas possible ! Restez Estrella, je vais vous augmenter. », « Non, je lui ai répondu, j'ai besoin du travail

mais c'est non. Non, non et non. J'ai pris une décision et quand je prends une décision, je ne reviens pas dessus. Votre mère va continuer à me traiter ainsi. De plus, quel était l'accord ? C'était pour m'occuper de votre père, pas pour nettoyer les chaises, les pieds des meubles ou les persiennes ou quoi que ce soit. Moi, je le faisais car je n'avais rien à faire et j'aime être toujours en mouvement, alors je le faisais. Mais ce qui m'a blessée ce n'est pas le travail en lui-même, ce qui m'a blessée c'est que votre mère me reproche une tasse de café. Ça, ça m'a fait mal. Alors je ne peux plus continuer à travailler ».

NBG : Vous étiez restée à peu près un mois ?

E : Oui. De là, j'ai travaillé comme accompagnatrice à l'hôpital Güemes. J'ai travaillé dans plusieurs endroits. Il y a quelque chose que j'ai oublié. Plus ou moins deux ans avant de terminer avec Almita et Fabricio, j'ai travaillé avec une autre dame, Érica, à Belgrano [un quartier résidentiel de la capitale]. Elle aussi je l'ai trouvée très mal en point à sa sortie de l'hôpital. Très mal. Elle ne marchait pas, mais moi, je l'ai fait marcher. Pourtant, au début, elle me détestait.

⁴ « Noire/ Gueuse des bidonvilles », la couleur renvoie moins directement à la couleur de peau qu'à l'appartenance supposée d'Estrella aux secteurs sociaux les plus pauvres. Toutefois, la référence « raciale » est bien présente, elle apparaît juste après avec les *murgas* comme héritage des populations noires d'Uruguay et de l'Argentine.

« *Negra villera*⁴ »

NBG : Comment cela s'est-il passé ?

E : Elle me détestait. « *Negra villera* » qu'elle me disait. Je ne peux pas l'oublier parce qu'il y avait justement des *murgas*⁵ qui jouaient au coin de la rue. « Va-t'en, *villera* ; les *murgas* sont là, va-t'en les rejoindre », elle me disait, parce qu'elle ne voulait pas me voir. Je ne sais pas pourquoi. Elle ne pouvait pas me sentir. Je travaillais de 15 heures à 21 heures avec Érica. Mais dès les premiers jours, elle m'a détestée et la première chose que j'ai faite c'est de lui faire les ongles. Elle avait de beaux ongles : « Oh ! lui dis-je, quels beaux ongles ! Ils sont magnifiques ! Je vous les lime ? » – j'ai toujours une lime à ongles sur moi. Je lui ai limé les ongles. Je demande à sa belle-fille : « Auriez-vous du vernis ? », « Oui » me dit-elle. Je les ai peints en rouge. « Oh, qu'ils sont jolis, me dit Érica, merci ma belle ». « Ah, je me suis dit, je me la suis mise dans la poche ! ». Après, Ah ! Mon Dieu ! C'était « Estrellita, ne me laisse pas ; Estrellita, viens me faire la bise de bonne nuit avant de partir ». Elle aussi est morte d'avoir été placée dans une maison de retraite. Ils l'ont mise en maison de retraite et au bout de dix minutes, elle est morte.

NBG : Comme ça, en y arrivant ?

E : En entrant, c'est tout. Je me souviens que la veille, c'était un samedi, elle me dit : « Estrellita, peux-tu me préparer une pomme au four ? » « Bien sûr, ma chérie ». Nous étions toutes les deux seules parce que son fils et sa belle-fille étaient partis à un rendez-

⁵ Fait référence à des troupes populaires de musiciens percussionnistes et danseurs, qui défilent dans les rues, déguisés et maquillés, pendant le Carnaval.

vous. Alors je lui ai préparé sa pomme au four et je la lui ai donnée. Elle m'a demandé : « Peut-on prier ? », « Bien sûr, mon cœur », et nous avons prié. Alors elle me dit : « Ne t'en va pas sans me donner la bise de bonne nuit », « Non, ma chérie, je vous préviens toujours, je vous réveille et vous embrasse ». Alors je l'ai changée et couchée. Vers 23h30, près de minuit, la famille est arrivée. Je leur raconte : « Elle a mangé une pomme », « Elle a mangé une pomme au four ? », « Oui, elle m'a demandé de la lui préparer, et je l'ai préparée. Nous avons prié, et maintenant je vais la réveiller pour lui dire au revoir ».

NBG : Est-ce que vous saviez qu'elle partait en maison de retraite le lendemain ?

E : Oui, je le savais. La belle-fille m'avait demandé de broder son nom sur ses vêtements. Je lui ai dit au revoir. « Bon, ma vie, à demain », « Espérons, me dit-elle, si Dieu le veut, nous nous verrons », « Bien sûr que notre petit Dieu va le vouloir ». Et la belle-fille me dit : « Bon, Estrella, on va voir comment elle prend son transfert en maison de retraite ». Je lui demande : « Je voudrais l'appeler, à quelle heure est-ce que je peux l'appeler ? », « Appelez-la à 11 heures ». J'ai commencé à essayer de la joindre à partir de 11 heures moins le quart, il était midi et c'était toujours occupé, occupé, occupé. À un moment donné, l'appel réussit à entrer, « Madame Belén, comment va mon Eriquita ? », « Elle est décédée... », « Comment ? ! » J'ai failli m'évanouir. Ils racontent qu'ils l'ont laissée et qu'ils n'avaient pas fait deux pâtés de maisons qu'ils reçurent un appel sur le portable du fils : « Votre mère vient de décéder ». Ce sont des choses qui arrivent avec les vieilles personnes lorsque les autres ne savent qu'en faire. C'était la belle-fille qui voulait qu'elle soit placée en institution.

« L'amour ou l'argent ? »

NBG : Alors, nous y voilà. Cette dame est décédée.

E : Oui. Elle est décédée. Aurora également. Almita et Fabricio ont été placés en maison de retraite, je ne sais pas s'ils sont morts. Je ne sais pas pourquoi mais jusqu'à présent je n'ai pas voulu y aller. De là, je suis entrée travailler avec Sonia. Aaaaah ! Sonia ! Ceeeeeeette dame là ! Quand je suis arrivée pour travailler, la première chose qu'elle m'a demandée : « Sais-tu cuisiner ? », « Je ne sais pas... », « Mais, est-ce que tu sais enlever la peau du poulet ? », « Ça oui, parce que je n'aime pas le poulet avec la peau », « Ah, c'est bien. Alors on s'entendra bien ». Le lendemain, j'y allais pour y rester. Le jour suivant, je la réveille le matin et lui dis : « On va prendre le bain » parce que moi j'aime les laver tous les jours. « Non, me dit-elle, moi, je ne me lave pas ! » « Comment ça ? De même que les plantes ont besoin d'eau, les personnes ont besoin d'eau » « Non !

Non et non ! », « Mais oui ma vie, vous me dites comment vous aimeriez que je vous lave et je vous lave. Mais il faut qu'on se lave. Pensez que vous avez passé toute la nuit avec les couches. Toute la nuit avec les couches et toute la journée vous trottez par ici, par là. Je crois bien qu'il faut vous laver ». « Bon », me dit-elle. Quand je lui ai retiré ses vêtements, j'ai bien cru m'évanouir. Sa peau était noire de crasse, tout était sale, ça faisait comme de la peau qui part en lambeaux. Comme elle ne se lavait pas...

NBG : Était-elle seule avant ?

E : Non, il y avait une fille qui restait avec elle depuis de nombreuses années, mais on dirait qu'elle ne faisait pas les choses comme il faut. J'ai commencé à la laver... Moi, cette dame je l'ai trouvée pratiquement abandonnée. Le fils y allait plus souvent que la fille ; la fille une fois tous les quinze jours. C'est le fils qui était chargé de faire les courses, de vérifier que sa mère allait bien. Mais elle était physiquement très délaissée, très mal alimentée, complètement négligée. Même ses amies, quand elles sont venues deux mois après mon arrivée, n'en croyaient pas leurs yeux, elle était débordante de santé, resplendissante avec deux disques roses sur les joues. Je lui coupais les cheveux, lui faisais les ongles, la toilette tous les jours ; je lui préparais ses repas, tous les repas : le petit-déjeuner, le déjeuner, le goûter et le dîner. Elle était belle, tout le monde remarquait qu'elle allait mieux physiquement, mais aussi dans sa manière d'être. Elle s'était mise à regarder la télévision, je lui ai donné l'habitude de lire, parce que j'aime lire et je lui donnais des magazines, même si ce n'était que des revues *People*. Je lui disais : « Allons voir ce que disent les potins des vedettes ! ». Je lui trouvais la revue *Gente*, des choses comme ça. Elle les lisait de bout en bout. Elle regardait la télévision, ce qu'elle ne faisait pas avant et ce sont des activités qui maintiennent l'esprit alerte, en mouvement, regarder la télévision, lire.

NBG : Comment êtes-vous arrivée chez Sonia ?

E : Par recommandation, de bouche à oreille. Ma fille travaillait avec un couple ami du fils de cette dame. Il a dit : « J'ai besoin d'une dame de confiance pour prendre soin de ma mère ». Alors le monsieur lui répond : « La maman de Gloria, je sais qu'elle est très bien, elle a travaillé à plusieurs endroits et elle est très bien », « Comment puis-je la joindre ? », « Je ne sais pas, Gloria est sur le point d'arriver ». Alors, il a envoyé le monsieur parler avec Gloria : « Ta maman est-elle libre maintenant ? », « Elle est accompagnatrice à l'hôpital Güemes ». Ce n'était pas un travail fixe. Ils m'ont appelée par téléphone ; nous nous sommes mis d'accord, nous avons eu un entretien avec le fils, et il m'a dit : « Vous me plaisez. J'espère que vous allez rester dix ans avec ma maman et moi ! »

NBG : Et quel était votre accord ? Vous travailliez également au noir...

E : Toute ma vie j'ai travaillé au noir. Et je travaille encore au noir. Toujours au noir. Depuis le programme *Patria Grande*⁷, j'ai des papiers mais je ne suis jamais déclarée. Lorsque je demande à mes employeurs d'être déclarée, ils ne me répondent jamais. Alors je continuerai à travailler au noir... Mais là, le salaire était misérable. Pour 24 heures, je gagnais 500 \$.

⁷ Voir l'encadré p. 6

NBG : *À l'époque, c'était encore des pesos-dollars ?*

E : Non. En fait, c'était d'abord des dollars, mais plus maintenant. La dame n'est morte que l'année dernière et, en huit ans, ils ne m'ont jamais augmenté le salaire. Je restais de lundi à samedi matin. Mais c'est surtout à cause de l'amour que je ressentais pour la mamie. C'est ce qui m'a fait rester, parce que j'avais la possibilité de travailler ailleurs et de gagner plus d'argent. Mais, comme je dis toujours, mieux gagner n'était rien à côté de l'affect. Je pense que c'est ce qui me retenait près d'elle parce que je me disais : « Si je m'en vais, comment va-t-elle se sentir ? Elle va tomber malade », parce que dès le vendredi après-midi, elle était triste parce qu'elle savait que le lendemain je partais au petit matin. Elle me disait : « Ay, mon Estrellita, demain, demain samedi et après-demain dimanche. Que je vais être triste ces deux jours ! ». Je savais qu'ils me payaient une misère – ils m'ont d'abord payé 450 \$ puis m'ont augmenté à 500 \$ – mais qu'est-ce qui importe le plus ? L'amour ou l'argent ? Je crois que l'amour est plus important. Non, je reste. J'avais des possibilités de partir travailler ailleurs.

NBG : *Pourriez-vous me raconter une journée chez Sonia ?*

E : Chez Sonia, je me réveillais à 8 heures. J'avais ma propre chambre. Il y avait un lit, une commode, un placard, une table de nuit. La sienne était pareille. Nous étions séparées par la salle de bain, c'est tout. Je me levais donc à 8 heures, je me lavais, je m'habillais, je faisais mon lit puis je la réveillais en général vers 8h30. Je la lavais, nous descendions, je préparais le petit-déjeuner, lui donnais ses médicaments, le petit-déjeuner.

NBG : *Le preniez-vous ensemble ?*

E : Nous le prenions toujours ensemble, toujours toutes les deux. En fait, j'essayais toujours de faire en sorte que nous prenions les repas ensemble parce que c'était aussi une manière de l'accompagner, de la faire manger parce que sinon elle ne mangeait pas. Alors je m'asseyais juste en face d'elle pour voir comment elle mangeait et manger moi-même. Heureusement elle avait bon appétit, elle mangeait bien tout ce que je lui préparais. Une fois qu'elle avait fini son petit-déjeuner, je lavais les tasses, les affaires de la cuisine, et je montais faire son lit, nettoyer la salle de bain, je redescendais, et si le repas était facile à préparer, on s'asseyait ensemble dans le salon pour regarder dans la rue les gens qui passent. Après manger, on fumait toutes les deux. Après la cigarette, on regardait la télévision ou on lisait. Ou, moi, je tricotais – tricoter,

c'est ma passion, j'aime tricoter. Alors je tricotais pour mes petites-filles, pour elle, je tricotais des pulls, de tout. De là, je préparais le goûter, on préparait le goûter toutes les deux ensemble, puis j'attendais le soir pour préparer le dîner. On dînait, puis vers 22h00-22h30, on allait se coucher, jusqu'au jour suivant. Ça, c'était notre journée.

NBG : Vous vous occupiez également du ménage ?

E : Oui, aussi. Je le faisais une fois par semaine. Une fois par semaine, je nettoyait la maison. Ses enfants me demandaient pourquoi je nettoiais : « Parce que j'aime vivre dans un endroit propre ». « Laissez, nous pouvons venir le dimanche et faire le ménage », « Non, j'aime bien m'occuper du ménage, je garde l'appartement propre parce que j'aime nettoyer ». Et ainsi passait notre journée.

NBG : Vous sortiez ?

E : Non, elle n'aimait pas ça. Elle ne voulait pas que les gens voient à quel point elle s'était flétrie. Parce qu'elle était très coquette. Après, ses derniers jours ont été douloureux. Je pense qu'ils ont été douloureux parce que d'un moment à l'autre, elle a senti une douleur au genou qui l'empêchait de marcher. Je pense que c'était les ménisques, quelque chose qui la raidissait, la pauvre. Je la portais de tout son poids pour l'emmener à la salle de bain. À la fin, j'ai mis du caoutchouc sous les pieds de la chaise. Je tirais la chaise et elle s'y tenait pour pouvoir se déplacer. Elle souffrait beaucoup. Elle ne voulait pas de chaise roulante. Ils lui ont acheté une canne. Elle ne voulait pas la voir. Je crois que cette canne l'a tuée. Elle a eu un infarctus. Ce jour-là je ne voulais pas lui donner une cigarette.

NBG : Que s'est-il passé ?

E : Mettons, le jour où elle est morte, on est là, elle me dit : « On se fume une cigarette, Estrella ? », je lui dis : « Ce serait mieux de faire d'abord les exercices » – on devait faire des exercices pour ses jambes, pour qu'elle ait plus de mouvement au niveau des jambes. « On fait les exercices et après on fume ». Alors elle me dit : « D'accord, attendez juste un petit peu que je me repose » et je me suis assise comme ça. Le meuble sur lequel j'étais assise était là et elle là-bas, nous étions séparées par ce petit espace. Moi, je regardais la télévision mais j'avais l'habitude de la regarder en même temps, ma tête était toujours en mouvement. Alors je me retourne, je la regarde : « Que se passe-t-il, Su ? », « Ahhhhh ! ». Juste au moment où je dis : « Que se passe-t-il, Su ? », elle fait ce grand soupir. Ah, j'ai accouru mais... ce fut... le médecin dit qu'elle n'a absolument pas souffert. C'est la première fois que je voyais quelqu'un mourir. Et ça fait mal. Ça fait surtout mal parce qu'il s'agit d'une personne aimée. Et j'en suis là, je poursuis mon chemin avec les coups que la vie me donne ; j'ignore combien elle m'en donnera encore.

Travail de deuil et recherche d'emploi

NBG : De là, c'est le médecin qui s'en est occupé ou bien est-ce vous qui avez dû vous en occuper ?

E : Non, non, je ne me suis plus occupée de rien la concernant. La fille est arrivée en premier, après c'est le médecin qui est arrivé, puis ceux des pompes funèbres. Ils ont pris le relai. Moi, je n'ai plus eu à m'en occuper. Le fils ne voulait pas que j'aie à l'enterrement non plus. Pour moi ce fut... Pour moi, ne pas pouvoir la voir ni dans son cercueil, ni à l'enterrement, ça a été moche, vraiment moche.

NBG : Mais, pourquoi ne le voulait-il pas ?

E : Il m'a dit que c'était trop douloureux pour moi, parce que nous avons vécu de nombreuses années ensemble avec sa maman et que je pouvais tomber malade. Je ne sais pas si ça aurait pu aller jusque-là. Je crois que, pour moi, ça a été plus douloureux de ne pas la voir. Pour moi. Mais on ne peut pas aller contre les décisions des enfants. Je n'étais qu'une employée. C'est comme ça.

NBG : Et que s'est-il alors passé pour vous ? Vous aviez perdu votre travail.

E : Je n'avais plus de travail. Je suis restée sans travail. Ils ont reconnu les huit années que j'avais passées avec elle. Ils m'ont payé le temps de service en fonction de mon dernier salaire mais ils me l'ont payé par tranches, sur plusieurs mois. Ça m'était égal, mais ils me l'ont payé. Au moins, je pouvais tenir un peu si je ne trouvais pas de travail. Au bout de quinze jours, j'ai trouvé à nouveau un emploi mais je n'ai pas commencé tout de suite. J'ai pris des vacances, j'ai pris un temps de deuil, j'ai commencé à travailler le 2 janvier.

NBG : Cet emploi auprès de Diamante, comment l'avez-vous trouvé ? Vous y êtes arrivée après Sonia ?

E : Non, j'ai commencé avec Fabi qui a tenu deux mois. Elle est également morte devant moi. C'était à domicile. Il s'agissait d'une personne dépendante des médicaments. Elle avait mal ici, elle prenait des pilules. Elle avait mal là, elle prenait des pilules. Je devais la tromper avec les pilules car je ne pouvais pas lui donner autant de médicaments. Les quinze derniers jours de Fabi, elle a souffert de trois attaques cérébrales ; trois à la suite. Après la première, elle ne pouvait plus bouger son bras. Avec la deuxième, elle ne pouvait plus bouger l'autre bras. Avec la troisième, elle ne pouvait plus du tout parler ni faire de mouvements. Elle est restée comme ça une semaine, ce fut une semaine atroce pour moi, jour et nuit assise à côté d'elle. Un soir, vers 20 heures, elle me regardait et quand je lui parlais, elle m'écoutait. Je lui disais : « Liliana va arriver », c'était sa fille, et elle ouvrait ses yeux. Quand sa fille est

venue, je m'occupais de la nébulisation. Quand j'ai fini, je suis restée là à la regarder, « Aïe ! Elle ne... ». On acquiert de l'expérience, à force de voir les personnes mourir. « Aïe ! je dis alors, mon Dieu... », « Que se passe-t-il, Estrella ? ». Sa fille, Lily me regardait. « Madame Lily, elle s'en va », « Non ! » me dit-elle, « Elle nous quitte », mais comme un petit oiseau, elle n'a même pas fait ce soupir, là. Rien. J'étais de ce côté-là, la fille là, elle était étendue et moi je lui prenais la main. Et le pouls, c'était comme s'il s'en était allé en marchant.

NBG : Vous ne la connaissiez pas avant ?

E : Non, je la connaissais de vue, sans plus, parce qu'il s'agissait du même immeuble où j'avais déjà travaillé, chez Sonia. Je ne la connaissais que de vue, c'est tout, des années auparavant quand elle marchait encore. C'est tout, il n'y avait pas d'amitié. Et je n'ai travaillé avec elle que ce tout petit laps de temps, mais ça représente une expérience parce qu'on voit comment sont les différentes personnes. Il y a des personnes, comme cette mamie, Fabi, qui veulent que l'on soit toujours avec elles, toujours en train de leur témoigner de la tendresse. Là où je suis maintenant, avec Diamante, elle me dit : « Donne-moi un baiser sur le front » – et pas plus. L'autre, non. L'autre te cherchait, elle voulait que je lui tiennne tout le temps la main. Alors, vois-tu, c'est très différent, elles sont complètement différentes. Mais Diamante est maintenant très malade. Elle souffre de la maladie d'Alzheimer. Elle ne reconnaît même plus ses enfants. Elle ne peut tenir trois phrases de conversation. Tout son esprit est un chaos. C'est ce qui me rend nerveuse et me donne envie de sortir, parce qu'elle n'est plus du tout cohérente quand elle parle. Comme je dis à ma fille, qui travaille avec une vieille dame encore peu sénile : « Rosalba, je t'échange 24 heures de mon travail contre 48 heures du tien ». Parce que Diamante est complètement incohérente.

NBG : Cela fait combien de temps que vous êtes là ?

E : Avec ce mois-ci, ça fait trois mois. Parce que j'ai travaillé les mois d'avril, mai, juin, juillet... trois mois parce que, jusqu'à avril j'ai travaillé avec Fabi. Là, j'ai rapidement trouvé un nouveau travail, par l'intermédiaire de la fille de Perlita, où travaille Rosalba. Le 23 mars, Fabi est morte et je suis entrée ici le 1^{er} ou le 2 avril, je crois, presque tout de suite. Les filles de Perla et de Diamante se sont connues chez le psychologue et il semblerait qu'elle m'ait recommandée à Madame Margarita, la fille de Diamante.

« Mes os reposeront en Argentine »

[Le fait que le travail auprès de Diamante se déroule au moment des entretiens, renforcé par l'état d'avancement de la démence dont elle souffre]

fre, se traduit par des heures de minutieuses descriptions. Celles-ci permettent de saisir les effets envahissants de la folie et de l'enfermement sur la cuidadora qui doit à la fois y faire face et s'en défendre. Diamante est morte un an plus tard. Après une nouvelle période de deuil, Estrella a trouvé un nouvel emploi à demeure auprès d'une femme malade. Dans un premier temps, les relations sont difficiles, puis elles parviennent à trouver un ton à leurs relations et Estrella y travaille encore aujourd'hui.]

À propos de la retraite, Estrella confie en 2009 :

Je travaille au noir, c'est pour cela que je ne cotise pas pour la retraite. Alors je dois me renseigner comment je peux faire pour recevoir une pension, quelles démarches je dois faire, peut-être dois-je payer un montant pour les années pendant lesquelles je n'ai pas cotisé ; surtout à cause de mon âge, je commence à me faire vieille. Quand j'en ai parlé à la fille de la dame chez qui je travaille, elle m'a dit : « Non, aujourd'hui il n'y a aucun moyen que vous touchiez une retraite », comme le mari est comptable, la fille est avocate, allez savoir ! Il faut que je me renseigne, de mon côté, si je peux avoir des facilités pour payer ces contributions, je peux le faire, je peux le faire maintenant.

[Malgré les diverses réformes des retraites et des pensions de ces dernières années (notamment, comme le suggère Estrella, pour les femmes au foyer ou les personnes qui n'ont pas pu compléter les années de cotisation obligatoires), aucune ne permet de prendre en compte les situations comme celle d'Estrella. À 76 ans, elle continue de prendre soin de personnes plus âgées qu'elle, ou plus jeunes. La loi actuelle veut qu'elle ait quarante années de résidence pour pouvoir bénéficier d'une pension minimum. Il lui en manque dix-huit. Estrella, péruvienne, cuidadora de personnes âgées argentines depuis 1992, aura alors 94 ans.]

NBG : Pensez-vous que vous allez rester ici, en Argentine, ou bien retourner au Pérou ?

E : Moi, maintenant je dois rester ici. Où irais-je ? « Mes os reposent ici », c'est ce que je dis à mes filles. « C'est ici que vous m'enterreront, au cimetière de Chacarita ».